Médiévales

Langues, Textes, Histoire

75 | automne 2018

Traductions du Moyen Âge

Léonard DAUPHANT, *Géographies. Ce qu'ils savaient de la France (1100-1600)*

Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018, 318 p.

Adrien Carbonnet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/9678>

DOI : 10.4000/medievales.9678

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2018

Pagination : 261-263

ISBN : 978-2-84292-861-2

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Adrien Carbonnet, « Léonard DAUPHANT, *Géographies. Ce qu'ils savaient de la France (1100-1600)* », *Médiévales* [En ligne], 75 | automne 2018, mis en ligne le 15 octobre 2018, consulté le 24 avril 2022.
URL : <http://journals.openedition.org/medievales/9678> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.9678>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Léonard DAUPHANT, *Géographies. Ce qu'ils savaient de la France (1100-1600)*

Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018, 318 p.

Adrien Carbonnet

RÉFÉRENCE

Léonard DAUPHANT, *Géographies. Ce qu'ils savaient de la France (1100-1600)*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018, 318 p.

- 1 Après avoir étudié comment le roi de France et ses agents se représentaient le territoire dans *Le Royaume de quatre rivières. L'espace politique français (1380-1515)* (Champ Vallon, 2012), Léonard Dauphant élargit la réflexion dans son nouveau livre en se demandant ce que savaient les Français de leur pays du XII^e au XVI^e siècle. Trois « paris » conduisent la réflexion de l'auteur. Le premier d'entre eux est de faire confiance aux sources textuelles qui alimentent la recherche et qui sont fort nombreuses – près de 200, abondamment citées et de nature diverse, de la chanson de geste à l'archive judiciaire. Ces textes constituent les témoins d'une culture orale sur laquelle l'auteur bâtit sa réflexion. Le pari suivant consiste à laisser de côté les textes savants pour des œuvres plus communes, qui – troisième pari – sont le reflet d'une culture partagée par tous les hommes du Moyen Âge. En effet, jusqu'au XVI^e siècle, les élites maîtrisant l'écrit ne divisent pas, ni ne hiérarchisent, la culture savante et la culture populaire orale, qui sont toutes deux présentes dans leurs œuvres. Adoptant une démarche géohistorique, l'auteur, à l'aide de cartes nombreuses et variées, spatialise les informations délivrées par ses sources pour comprendre ce que les Français du Moyen Âge savent et pensent du pays auquel ils s'identifient.
- 2 La première partie est consacrée à la manière dont les habitants du royaume voient la France à travers le paysage qui les entoure. Contrairement à l'idée reçue selon laquelle le paysage apparaîtrait avec la peinture flamande au XV^e siècle, les gens du Moyen Âge conçoivent le paysage. Dans la culture princière, le paysage existe déjà dans les

portraits de châteaux qui fleurissent à partir du XIV^e siècle, puis chez les frères Limbourg et le héraut Guillaume Revel. Cette conception du paysage est même plus ancienne et possède la particularité d'être davantage sonore que visuelle, ce qui explique que les chercheurs ont longtemps refusé toute conscience paysagère au Moyen Âge. Le paysage de la France, dans les sources écrites, apparaît au détour du chant d'un oiseau, une « oisel-patrie » partagée par toutes les classes sociales qui témoigne d'une société disparue où l'homme côtoyait quotidiennement la nature. À travers l'œil des voyageurs, toujours à la recherche du beau panorama depuis la tour d'un château, d'une église ou d'une cathédrale, se dessine alors un paysage à la française, une campagne fertile, ouverte et aménagée par l'homme.

- 3 Le paysage permet de déterminer ce que les Français voient de la France, les lieux communs, ce qu'ils savent de leur pays. Ces lieux communs forment une géographie populaire partagée par tous qui émerge progressivement. À la marge d'une chrétienté centrée sur Jérusalem et sur Rome, les Français prennent conscience de leur pays et de son unité autour de la capitale royale par excellence, Paris. Les lieux communs témoignent de cette prise de conscience. Dans le poème de la *Grande Riote*, éditée en annexe de l'ouvrage, deux jongleurs s'affrontent à coup de vers et de dictons. Sous la forme de listes de villes, ces dictons caractérisent des productions ou des types humains. Poireaux d'Arras et élégants de Troyes rivalisent et témoignent d'un savoir géographique populaire. Ce savoir peut se mesurer sur un temps long, le dicton pouvant parfois devenir proverbe, ainsi les « pastés de Paris, tripes de Saint-Denis », ou encore la fameuse moutarde de Dijon. Les dictons s'accompagnent également d'ethnotypes – le Breton querelleur ou le Solognot faussement niais –, jusqu'à la grivoiserie, tel le Lorrain, dont les couilles pendent jusqu'aux chaussettes et que l'on retrouve du XII^e siècle jusqu'à Rabelais. Plus qu'un facteur de division et sûrement pas un indice de racisme, ces stéréotypes unissent les Français, caractérisent un voisin proche, donnant un visage aux régions qui constituent le royaume. Enfin, à travers des lieux remarquables, sanctuaires et merveilles que hantent les figures de Roland ou d'Arthur, ou des monuments qui donnent lieu à débat (quelle est la plus belle cathédrale ?), les Français se forgent un patrimoine commun et fabriquent par là le territoire au sein duquel ils vivent ensemble.
- 4 En effet, si les habitants du royaume connaissent leur pays à travers lieux communs et lieux remarquables, ils savent également parler de la France. Dans un monde de l'oral où la représentation cartographique est absente, le discours sur le territoire passe par des listes, à l'origine apprises par cœur, puis mises à l'écrit. Ces listes et classements sont variés et disent la France. Les listes de cathédrales dessinent ainsi une Église de France. Ces listes ne sont pas fixes et connaissent des évolutions significatives. Ainsi les 12 pairs font place aux 10 Parlements, témoignant de l'émergence de l'État moderne royal aux dépens d'une structure féodale. À partir du XV^e siècle, la liste est mise à l'écrit. Elle devient le support d'une représentation chiffrée plus ou moins précise du royaume à toutes les échelles, et sert à construire la géographie nationale d'une France « au million de clochers ». Le héraut Berry, sans carte, parvient ainsi à une représentation maîtrisée et claire du royaume, structuré autour des rivières et des pays. Il témoigne de l'existence de schémas mentaux permettant aux habitants du royaume de se représenter le pays auquel ils s'identifient.
- 5 Cette question de l'identité est au cœur de la quatrième et dernière partie de l'ouvrage. Les Français voient, connaissent, disent et surtout pensent la France. Le territoire se

construit lentement entre le XII^e et le XVI^e siècle autour du roi de France, qui parvient à agréger et à unir une multitude de pays autour de lui. Malgré tout, loin de voir l'émergence d'un sentiment national de façon uniquement verticale – de l'État royal vers les Français –, Léonard Dauphant considère également la formation de l'identité française de manière horizontale. La guerre de Cent Ans et l'apparition d'un ennemi commun a contribué à unir des populations diverses qui s'identifient à la cause du roi de France. Les identités locales ne sont pas pour autant reniées et sont intégrées dans la construction politique du royaume, comme le montrent les créations de parlements dans des régions périphériques. Il n'est dès lors pas étonnant qu'une Française issue d'un milieu populaire, Jeanne d'Arc, prenne les armes depuis une région de frontière pour défendre le roi. Le territoire du royaume se bâtit également par certaines pratiques qui deviennent identitaires. Être Français, c'est ainsi boire du vin « à la française », contrairement aux Anglais et aux Flamands qui boivent de la bière. De même, parler le français est un marqueur d'identité, y compris dans le sud où la langue du roi côtoie l'occitan : ce dernier, s'il reste pratiqué par le peuple, est réduit à l'état de dialecte par les élites qui accordent leur préférence au français, tel Montaigne préférant au gascon les mots « qui servent aux halles de Paris ».

- 6 Léonard Dauphant offre donc un bel ouvrage sur la perception et la construction d'un territoire, non pas du point de vue du pouvoir politique, mais de ses habitants. L'auteur revient sur un certain nombre d'idées reçues (le Moyen Âge ne connaîtrait pas le paysage ou le patrimoine) et offre au lecteur de bénéfiques réflexions, notamment par son utilisation des sources textuelles comme témoins d'une civilisation perdue de l'oralité. Ce livre a enfin le mérite de poursuivre la réflexion sur l'émergence du sentiment national en France, autour de la « religion royale » certes, comme l'ont écrit Marc Bloch puis Colette Beaune, mais aussi à la base, au sein de la population. Tout en montrant la diversité des pays, des régions et des identités locales, l'auteur rend tout à fait clair ce que les Français savaient de la France et surtout, progressivement du XII^e au XVI^e siècle, comment ils se sentaient français.

AUTEURS

ADRIEN CARBONNET

Sorbonne Université/Centre Roland Mousnier - UMR 8596